



Gilles Baron, dont la compagnie est installée à Biscarosse, clôt un triptyque sur la place du corps face à la violence du monde et entame une relation d'au moins deux ans avec le théâtre Olympia d'Arcachon. *Propos recueillis par Lucie Babaud*

BARON ET LES ROIS ENTRENT EN PISTE

« J'aime l'acrobatie, le rebond, l'envol, l'élévation. » Gilles Baron aime quand ça décolle. La danse, il l'a pratiquée classique au départ dans les années 80-90, puis contemporaine. Il travaille alors au sein de plusieurs compagnies, crée un solo pour Marie-Claude Pietragalla, jusqu'à ce qu'il rencontre des circassiens. En 1998, il est invité à mettre en scène les travaux de fin d'études des étudiants de l'École nationale des arts du cirque de Rosny. Et là, tout bascule, sa vie artistique va prendre un peu plus de hauteur, il fait fi de la gravité. Il trouve enfin sa vraie place, plus aérienne. Ses collaborations avec les arts du cirque l'emmènent jusqu'en Tunisie, en 2007, pour mettre en scène *Halfaouine* par le Cirque national de Tunis. Depuis 2011, à l'aide d'un langage qui croise cirque et danse, il pose une même question : « Comment se positionne le corps par rapport à la violence du monde ? » Trois pièces apportent chacune des éléments de réponse. La deuxième, *Sunnyboom*, sera présentée au Glob Théâtre ce mois-ci. Et on découvrira la dernière, *Rois*, lors du festival Cadences, à Arcachon, en septembre.

Comment est constitué ce triptyque ?

Avec la première pièce, *Attraction animale*, je me posais la question du droit à l'échec. Au cirque, a-t-on le droit de rater ? Mais échouer, c'est aussi accepter une potentielle réussite. Dans *Sunnyboom*, j'évoque le corps et l'abandon, avec l'envie de laisser un dépôt, de coucher mon corps en même temps que le soleil, face à l'hystérie du monde. En gardant le lien avec la nature et la terre, puisqu'à la fin je suis dans un trou. Dans *Rois*, il s'agit d'un combat par l'élévation. S'extraire du monde par l'engagement. Il s'agit de récupérer le pouvoir non pas pour le donner à une personne, mais afin de mettre en avant une réalité collective. Cette pièce réunit dix interprètes masculins, acrobates et danseurs, dans une

sorte de ramification, de grand soulèvement, sur le *Requiem de Fauré*. Avec l'idée d'aller au combat, de reconstruire après le chaos.

Vous êtes interprète, chorégraphe et vous vous situez clairement dans la transmission.

Je suis un artiste polymorphe. La pire des choses, c'est de se spécialiser. Il faut rester ouvert. Je ne peux transmettre quelque chose que si je l'ai éprouvé moi-même, mais j'ai besoin également de créer pour les autres, de partager, d'être vu, d'être l'interprète.

Quelle qualité exigez-vous d'un danseur ? Travailler avec un danseur et un circassien, c'est différent ?

J'attends d'un interprète qu'il soit capable de dépasser mes propres projections. J'apporte le matériel chorégraphique pour qu'il le détourne. Ce que j'apprécie, c'est qu'il absorbe mon propre langage et le retransmette à sa façon. Qu'il pousse plus loin encore mes envies, mes idées. Chez les circassiens, j'aime la puissance, la jubilation, la hargne qu'ils ont pour supporter la pression. C'est un peu comme les Yamakasi, qui appréhendent la cité différemment. Avec cette volonté d'aller vers l'élévation.

Comment évolue le corps avec l'âge ? On ne danse pas de la même façon au long d'une carrière.

C'est comme pour les marathoniens au 33^e kilomètre. Le corps est à bout. Il s'agit alors de recomposer par l'imaginaire. Quand le matelas d'énergie est épuisé, il faut réinventer la fin du chemin.

Quelle place a la danse dans la société d'aujourd'hui ?

Je m'intéresse beaucoup au corps social, à la façon dont on s'appréhende entre nous. Aujourd'hui,

le corps s'est radicalisé, il se heurte à l'autre, il y a moins de considération, c'est un corps plus électrique. Il est en lien avec l'environnement, l'architecture. À l'époque baroque par exemple, il y avait beaucoup de poésie, la rhétorique était plus affinée. Dans les années 60, on était plus dans les grands paysages, les grandes lignes. Puis il y a eu la sauvagerie conceptuelle des années 80. Le corps est le médium premier et il mute avec la société. Par exemple, j'ai travaillé à la prison de femmes de Gradignan. Le corps n'y existe pas, les femmes se font face, se rencontrent frontalement, sans esquivé.

Vous êtes associé au théâtre Olympia d'Arcachon cette année ?

Oui, à partir de septembre, la compagnie est associée pour deux ans au théâtre Olympia. Cela permet d'ouvrir des portes, de découvrir de nouveaux partenaires, d'envisager plein de choses.

D'autres projets ?

En 2014, je vais travailler au Cuvier d'Artigues, Centre de développement chorégraphique d'Aquitaine, sur une œuvre de transmission pour les enfants, en collaboration avec une classe et son professeur. Je leur donnerai les armes pour recomposer une pièce plutôt que copier une quelconque chorégraphie. J'aime travailler avec les enfants. On apprend beaucoup en découvrant ce passage, ce moment de la vie où l'enfant perd sa spontanéité, où le corps se formate. On passe ensuite sa vie à se libérer de ce que l'on a appris. Je cherche encore à perdre mon formatage.

Sunnyboom, jeudi 23 et vendredi 24 mai, 20 h, Glob Théâtre, Bordeaux, www.globtheatre.net